

DISPARITION

L'AURA D'HARRY DEAN STANTON S'EST ÉTEINTE

Par Philippe Garnier

17 septembre 2017 à 03:24

Philippe Garnier retrace la carrière de l'acteur et musicien mort vendredi à 91 ans. héros somnambulique de «Paris, Texas» et aénial second couteau à la présence hors norme chez Lynch, Coppola, Scorsese, Carpenter...

Au début de leurs carrières respectives, lorsque Jack Nicholson écrivit un rôle pour son pote Harry Dean Stanton dans le western de Monte Hellman *l'Ouragan de la vengeance* (1966), il lui aurait donné ce conseil : «Laisse le costume jouer et raconter l'histoire. Reste toi-même.» Le conseil s'est révélé pavant pour cet acteur que tout le monde aimait, puisqu'il a marqué de sa présence (et c'était généralement tout ce qu'il faisait) près d'une centaine de films en 67 ans de carrière, sans compter les séries (*Big Love*, *Twin Peaks* etc.) et les feuilletons télé.

Stanton est mort vendredi à l'hôpital Cedar Sinai de Beverly Hills. Il était vieux (91 ans), mais semblait l'avoir toujours été. Il y avait quelque chose de minéral chez lui, d'essentiellement Américain. Une queue de chercheur d'or. Dans *Paris Texas* il était inoubliable quand on le voyait déambuler dans le désert : pas seulement sa queue d'iguane, mais sa démarche. Il était vrai. Le film se câtait après, mais Harry Dean restait vrai jusqu'au bout. C'est sans doute la qualité première qui faisait de lui une sorte de doudou porte-bonheur pour tant de cinéastes : Sam Peckinpah, John Milius, John Carpenter, Francis Ford Coppola, et bien sûr David Lynch.

Il est né en 1926 dans des collines du Kentucky où l'on cultivait le tabac. Il cultivera le tabac toute sa vie, mais à l'autre bout de la chaîne. Son visage creusé aurait pu faire croire que c'était les millions de cigarettes qui l'avaient sucé, lui, et non l'inverse. Il avait l'air fumé comme un haron. Après des études à Louisville et trois ans dans la US Navy il se retrouve en Californie dès 1949, jouant à la Pasadena Playhouse, la pépinière d'acteurs pour Hollywood. Il gagnera désormais sa vie ainsi. Sa tronche le relègue évidemment aux rôles de seconds couteaux, mais il est véritablement ce qu'on appelle là-bas un *character actor*. Il n'a qu'à apparaître sur l'écran pour exister pour nous.

Ses traits ciselés et ravagés évoquant immédiatement la Grande Dépression et le Dust Bowl, on le relègue souvent aux rôles de culs terreux et autres crackers racistes : son air chafouin se fait remarquer vers 1966, dans *la Chaleur de la nuit* (c'est lui le shérif-adjoint vagueur et pas clair). Dans le merveilleux *Cisco Pike*, en copain musicien de Kris Kristofferson, il overdose déjà dans la baianoire avec un de ses fameux sourires sur ses lèvres fines abîmées. Si doux, si sweet, ses sourires - en contraste avec l'air en talon de jambon qu'il affichait toujours. Harry Dean Stanton n'aimait pas faire la conversation. On ne tirait jamais rien de lui en interview, ou que de navrantes banalités forcées. Le soliloque au téléphone, oui parfois, quand il avait du vent dans les voiles. Mais sinon, il ne s'exprimait que par ses rôles, et par sa musique. Dès Luke

la main froide en 1967, où il joue un prisonnier de pénitencier, déjà avec sa guitare. Il sussurait plus qu'il ne chantait, et son cœur allait aux chansons mexicaines.

Tout le monde a un rôle favori de lui. Le mien est le kidnappeur de caniche qu'il joue dans l'obscur *The Black Marble*, de Harold Becker, basé sur un roman de Joseph Wambaugh. Ou peut-être Brett le mécano, le personnage le plus vrai de l'équipage du *Nostramo* dans *Alien*. Sa grande année fut 1984, au cours de laquelle sont sortis *l'Aube rouge* de John Milius (en patriarche qui crie à ses fils de le venger avant de mourir), *Repo Man* d'Alex Cox, dans le rôle de «Bud», qui éclipserait bien son personnage mutique et somnambulique dans *Paris, Texas*, une fois l'émotion et les paillettes cannoises retombées.

C'est la seule fois que je l'ai rencontré. Wim Wenders habitait chez lui et j'étais passé le prendre sur le «mauvais côté» de Mullholland Drive (vue sur la Vallée) pour le conduire au studio sur Sunset où il terminait la musique avec Ry Cooder. Wenders avait fait les présentations et attendu un moment, par courtoisie ou amitié, mais aussi sans trop de risque : en robe de chambre. Harry Dean était resté piqué debout en gardant ma main dans la sienne, moins par chaleur que comme un boxeur accroche son adversaire pour éviter les coups. Lui c'était les questions, ou les compliments, qu'il vous défiait de délivrer - toujours avec son sourire d'ange cassé. Ce rôle de père amnésique, de déterré vivant qu'il joue dans *Paris, Texas*, est évidemment le sommet de sa carrière, du moins l'a-t-il toujours affirmé. Aussi bouleversant soit-il, il prouvait aussi que Stanton ne pouvait porter un film. Pas plus que son collègue en vilenie Warren Oates, même s'il ramenait la tête d'Alfredo Garcia. La grandeur de ces deux-là était ailleurs.

Stanton était fait pour ravir David Lynch, avec lequel il partageait un goût de l'étrange, de l'humour tordu. Lynch écrivait des rôles pour lui, comme on ajoute un bémol sur une partition. Il lui crie encore dans le cornet dans *Lucky*, le premier film de l'acteur John Carroll Lynch (no relation) qui sort cette semaine en Amérique. Et le deuxième film de sa carrière où Stanton a le rôle principal. Une belle apogée en forme de vengeance.

Dans un épisode du récent retour de *Twin Peaks*, Lynch a filmé son ami dans un trailer park, assis sur une chaise de jardin, en train de chanter *Red River Valley* en gratouillant sa guitare :

«From this valley they say you are leaving / We will miss your bright eyes and sweet smile.»

«De cette vallée que tu es supposé quitter / Tes yeux brillants et ton doux sourire nous manqueront»

Philippe Garnier